



AMICALE DES RESCAPES DE LA REBELLION DE 1964

Monsieur Christian DUEZ

Président

Cité Noël Lustre, 115

7134 - RESSAIX

Tél. - Fax : 064/33.02.11

Email : christian.duez@skynet.be

Banque ING : 371-0216681-49

Bulletin de liaison trimestriel n° 15 - juillet 2009

Le mot du Président.

C'est toujours un plaisir de vous retrouver tous au travers du bulletin. Je commence par adresser mes remerciements à ceux qui par leur présence ont animé notre rencontre d'été le 30 juin à Binche.

Le soleil et la bonne humeur étaient présents pour égayer cette journée qui a débuté par la visite du Musée international du Carnaval et du Masque. Nous avons pu admirer la diversité des coutumes dans plusieurs pays d'Europe : masques et habits terrifiants ou chatoyants selon le cas. La période des carnivals s'échelonnant de décembre à mai avec des thèmes différents par pays ou région. La visite s'est terminée avec le carnaval de BINCHE, l'historique et le déroulement nous ont été exposés. Bien qu'il soit possible dans certaines salles de suivre les commentaires en étant assis, la visite était fatigante pour certains, à cela il faut ajouter la chaleur à l'intérieur du bâtiment

Heureusement, à quelques encablures nous attendait la taverne de la brasserie « LA BINCHOISE » où chacun a pu trouver, à travers un large choix de bière, de quoi étancher sa soif. Le repas fut très apprécié par tous, particulièrement une « salade des remparts » au petits lardons. Après le repas certains ont visité la brasserie, suivre les différentes étapes de la fabrication, avant de déguster l'une ou l'autre bière artisanale.

La visite s'est terminée vers 17h, les derniers ont pu récupérer leur véhicule au parking tout proche réservé pour nous par l'Administration communale.

Cette journée m'a également permis de faire la connaissance de nouveaux membres que j'ai été très heureux d'accueillir. J'espère que de leur côté ils se sont sentis en famille parmi nous et que nous pourrons compter sur leur présence dans le futur.

Des événements qui se sont déroulés au cours du trimestre écoulé m'amènent à certaines réflexions. Lors de l'assemblée générale du Cercle Royale Africain de Charleroi Thuin, le Président, le trésorier et le secrétaire ont remis leur démission. Ces personnes, faut-il le dire, ont plus de 80 ans on comprend donc qu'ils aient souhaité passer le relais. Seulement personne ne s'est présenté, conséquence : la cérémonie en hommage aux pionniers du Congo, suivie d'un repas organisée chaque année n'aura probablement plus lieu. De même le bulletin de liaison du CRACT ne paraîtra plus, l'âme du cercle disparaît ainsi, et peut être le cercle. De même à NAMUR, le décès de l'ancien Président a entraîné la suppression des fastes organisés chaque année, bien que la parution du bulletin soit maintenue.

Jeudi 9 juillet, j'ai assisté à la cérémonie organisée pour le décès de Monsieur Etienne AMPE, Président de l'AMI-FP-VRIEND West-Vlenderen. Ce cercle organise chaque année une cérémonie d'hommage à LIPPENS et DEBRUYNE, suivie d'un repas au Casino de BLANKENBERGE. J'espère que ce départ n'aura pas d'influence sur l'évolution du cercle.

Ne pensez pas que je voie tout en noir, seulement je me rends compte que la vie d'un cercle dépend avant tout du dynamisme et de la fidélité de ses membres. Je sais que je peux compter sur vous, je tenais simplement à le rappeler et espère vous conduire encore longtemps.

Il est maintenant temps de penser à notre rencontre de novembre. **Celle-ci aura lieu le 21 novembre 2009 à 12h au Restaurant « LE STANLEY » à Bruxelles** comme à l'accoutumée. Réservez déjà cette date dans vos agendas. Les détails de cette journée et le talon d'inscription paraîtront dans le prochain bulletin.

Dans ce bulletin se clôture le récit de Sœur Marie-Pierre qui depuis plus d'un an nous a replongé 45 ans en arrière. Je pense que comme moi, à sa lecture les images de ce que nous avons vécu en 1964 vous sont revenues. Mes sincères remerciements à Sœur Marie-Pierre pour ce récit très humain rempli de courage, d'humilité et de leçons pour nos vies. Ainsi elle est définitivement associée à ce que nous avons connu.

Je commence également le récit de Aimé et Gaby HAVREZ que vous connaissez bien, Ils sont des fidèles de nos rencontres, leur photo a été publiée en première page du bulletin n°11 de juillet 2008. Très prenant également, ce récit est un exemple d'amour, de courage et de volonté.

Je remercie également ceux d'entre-vous qui m'ont remis des documents ou des récits, de quoi alimenter le bulletin encore longtemps.

Bonne lecture à tous, n'hésitez pas à me faire part de vos remarques et suggestions

Bien amicalement,

Christian DUEZ.

Événements tragiques de WATSA, tel que nous les avons vécus en 1964. (Suite et fin)
Par Sœur Marie-Pierre DEVOIR.

Dans l'épisode précédent, après un passage par KARTHOU, ROME et ZURICH, Sœur Marie-Pierre est enfin de retour en Belgique. Après un an de patience, c'est le retour au Congo à NIANGARA avec un bref séjour à WATSA. Le sort s'acharne sur Sœur Marie-Pierre qui doit à nouveau évacuer, cette fois en Centrafrique.

Vendredi 5 août 1966. Après midi, nous arrivons à BANGUI. C'est Monseigneur MAANICUS, évêque de BANGASSOU et le Frère Pierre de la paroisse Notre Dame de BANGUI, tous deux Spiritains, qui accompagnaient l'avion.

Monseigneur DE WILDE décide que Soeur Godelieve de Bruges et Sœur Marie-Jeanne de Namur, reprendront l'avion pour la Belgique le lundi 8 août, tandis que Sœur Xavéria et Sœur Bénigna (de Bruges) Sœur Brigitte et Sœur Marie-Pierre de Namur, resteront à BANGUI en attendant que nos responsables de Belgique puissent voir ce qu'il faut faire, mais Sœur Brigitte a demandé pour partir en Belgique, je me retrouve donc seule de la Congrégation. Déjà Monseigneur MAANICUS demande aux Sœurs de Bruges d'aller dans son diocèse à MBOKI, pour s'occuper des réfugiés soudanais qui parlent la langue AZANDE que les Sœurs connaissent. Monseigneur CUCHEROUSET, demande un rendez-vous pour le lundi 8 août, je dois aller chez le Directeur de la Santé avec Sœur Antoinette, provinciale des Sœurs du Saint Esprit, pour demander de pouvoir travailler à la maternité, car on cherche justement quelqu'un et une Sœur de la Province, avait été appelée pour travailler à BANGUI. Si je suis acceptée, la Sœur Jean Benoît pourra retourner dans sa communauté à BAKALA.

C'est ainsi que je fus acceptée, et Monseigneur DE WILDE et les Sœurs, sont parties pour Bruxelles ce 8 août. Certains européens allaient à KINSHASA et d'autres, autre part J'ai déjà commencé à travailler le lendemain avec la Sœur Jean Benoît, et mon contrat a été signé dès que j'ai reçu mes papiers (diplôme - état des années de service).

Peu de jours après, les Sœurs de Bruges partaient pour MBOKI.

Je suis restée chez les Sœurs Spiritaines à la mission Notre Dame où j'ai été considérée comme une de leurs Sœurs. J'ai essayé d'apprendre le SANGO, mais je n'avais pas le zèle sacré pour apprendre la langue, en espérant bien pouvoir retourner un jour au Congo, après ce nouvel exode.

Petit à petit, j'ai appris que le chapitre qui se tenait à Namur, avait nommé Sœur Marie Jeanne comme Prieure générale, et bientôt j'apprenais que nous resterions à BANGUI. Monseigneur CUCHEROUSET a alors cherché « une maison » pour les Dominicaines, il m'avait montré Saint Michel mais le toit était en paille, et il pleuvait très fort, donc il fallait mettre des tôles et faire des aménagements dans la maison, puis il n'y avait pas d'eau ni électricité mais ce n'était pas loin pour faire l'installation.

Un jour Monseigneur CUCHEROUSET vient me dire qu'il nous faudrait une voiture lorsque nous serions à Saint Michel, et qu'il avait une bonne occasion d'une petite 2 chevaux. Il va acheter la voiture, et je demande la permission en Belgique, et en attendant, je dois avoir mon permis de conduire. Ce fut le 1^{er} achat !!!

Madame LERAT, avec qui je travaillais à la maternité, trouve l'occasion d'un très bon frigo, je demande la permission en Belgique. Ce fut le 2^{ie} achat !!! Pour Saint Michel.

En octobre, Sœur Bénédicte et Sœur Marie Raphaël arrivaient à BANGUI, tandis que Sœur Marie Raymond arrivait le 28 décembre, c'est elle qui était Prieure de la Communauté.

A Noël, la maison était prête, et nous sommes parties habiter Saint Michel. Sœur Raphaël faisait la catéchèse, Sœur Bénédicte était professeur à l'école technique des Sœurs de Notre Dame, Sœur Raymond accueillait à la maison.

L'Abbé MERLET était curé de paroisse.

J'ai travaillé à la maternité de l'hôpital général de BANGUI.

Fin 1966 ou début 1967, un couple s'amène à la maternité, c'était des Congolais. En parlant, j'apprends que le mari était un ancien militaire de WATSA, il s'était enfui quand le Major du camp militaire avait été tué à WATSA, nous avons parlé longuement, il connaissait les Sœurs qui allaient faire de l'animation au camp, l'hôpital, la maternité, l'Abbé Hyacinthe aumônier du camp, l'infirmier Zéphirin, etc.

Vous devinez mon étonnement et mon émotion, les larmes, le monde est petit.....

C'est sur cette dernière phrase que Sœur Marie-Pierre clôturait son récit. Quoi de plus juste, c'est indirectement au Mémoriel KONGOLO que j'ai rencontré une religieuse qui m'a fait connaître Sœur Marie-Pierre. Tout comme vous avez pu retrouver certaines connaissances lors de nos rencontres, souhaitons que le monde soit encore plus petit au travers de celles-ci.

Encore tous nos remerciements à Sœur Marie-Pierre pour ce récit éloquent.

PREFACE

Bien que notre bulletin reprenne pour l'essentiel des documents ou récits relatifs à la rébellion de 1964, pour mieux saisir le drame vécu par Gaby et Aimé HAVREZ, il est indispensable de commencer le récit par le début de l'arrivée d'Aimé au Congo, précédé des circonstances qui l'ont conduit au Congo.

Cette première partie très bien documentée sur le vécu et les difficultés de l'époque comprend 36 pages dactylographiée pour les quelles je résumerai les points forts.

Certaines parties, *en italique* sont l'intégralité du texte d'Aimé et de Gaby, pour mieux refléter leurs sentiments.

Suivra en intégralité le texte de Gaby et Aimé sur leur vécu après le 30 juin 1960, la période tragique d'août à décembre 1964, son retour en Belgique, et la reprise de son exploitation à MOZULU.

Ce récit passionnant, pourrait comme je l'ai dit à Aimé, être publié. Vous en aurez donc la primeur, je vous souhaite autant de plaisir à le lire que j'en ai eu.

AIME ET GABY HAVREZ

UNE VIE AU CONGO BELGE

EVITONS L'OUBLI *

* Ce titre a été suggéré à Aimé par son médecin traitant, le Docteur Michel GLORIEUX, né au Congo belge.

Prologue.

La relation qui va suivre n'émane pas d'un grand auteur français. Je ne suis pas un Pierre LOTI. De plus, je possède ni le don de la parole, ni celui de la plume. En outre, il me déplaît de prononcer ou d'écrire le « je » ou le « moi ». Mais je fais devoir faire exception afin de vous éclairer sur ma carrière d'Afrique. Celle-ci est partagée en deux. La période d'août 1938 au 30 juin 1960, date de l'indépendance, et ensuite de 1960 à juillet 1969.

Je destine ce texte à tous ceux qui ont œuvré au Congo belge et au Congo-Zaïre, et tout particulièrement à ceux qui n'ont pas eu notre chance et qui sont restés involontairement sans sépulture dans ce pays qui était le nôtre et pour lequel nous avons donné le meilleur de nous-même. L'écoulement du temps, une mémoire faillible, l'absence totale de notes au cours de ma carrière engendreront inévitablement des oublis ou des imprécisions au cours du récit qui va suivre.

Les années belges.

Je suis né le 7 juillet 1916 à CALAIS (France). Pourquoi ?

Mon père s'installe à NIVELLES en 1912, en qualité de médecin généraliste. En août 14, il s'engage dans l'armée belge et rejoint les troupes à LIEGE, mais ne tarde à évacuer sur ANVERS et ensuite sur DIXMIDE et l'YSER. Ma mère évacue également. Elle transite en Hollande (pays neutre) et ensuite en Angleterre, pour terminer son périple à CALAIS, ville « Belge » car saturée d'évacués. Le Gouvernement belge s'installe à SAINT-ADRESSE, à proximité du HAVRE. Je nais à CALAIS le 7 juillet 1916 dans des baraquements militaires construits à la hâte pour les grands blessés arrivant du front.

11 novembre 1918, voici l'Armistice et la fin de la « Grande Guerre » et de l'hécatombe. Nous retournons à NIVELLES, Cité de Jean de NIVELLES, accroché à une des deux tours joutant la Collégiale et veillant à ses ouilles. Cité de la succulente tarte al'djote.

Les années folles, pour certains, succèdent à la Grande Guerre, suivies vers 1930 par la grande dépression économique mondiale, l'économie du Congo belge ainsi que l'ensemble des activités payant un lourd tribut à cette crise.

L'Athénée terminé et porté pour les sports, j'entame des études de professeur de gymnastique afin de postuler dans un collège ou un athénée. Appelé à effectuer mon service militaire, j'interromps mes études et effectue douze mois de service, de 1936 à août 1937, à la cavalerie.

Le service militaire terminé, je m'appête à reprendre mes études de gymnastique dès la rentrée. J'en fais part à mon père, mais le verdict indiscutable tombe comme un couperet : « C'est un non et un non définitif, sans appel »

Pour comprendre, il faut se reporter à l'époque et à l'autorité sans faille du milieu familial. C'est suite à cette révolution de palais que je décidai de partir au Congo belge. Un an d'étude à l'École Coloniale de BRUXELLES, où les sociétés recrutent, la grande dépression économique montrant des signes très concrets d'essoufflement.

A la fin des cours, je suis appelé à la Cotonco, rue du Trône à BRUXELLES, où je passe des tests et entame un stage dans les différents services.

La Cotonco a des zones cotonnières dans les hémisphères Nord et Sud du Congo. Elle a également des filiales, entre autres la Socobom c'est-à-dire la Société Cotonnière du BOMOKANDI, affluent important de l'UELE, située dans le HAUT- UELE. En plus du coton, cette filiale a également comme activité d'importantes plantations de café Robusta, l'Arabica se cultivant, lui en altitude.

Je dois effectuer ici un indispensable retour en arrière. A l'âge de 17 ans, j'avais fait la connaissance d'une jeune fille d'âge identique, ce qui avait provoqué reproches et révolution de palais dans ma famille. Mais ce remue ménage n'avait nullement affecté mes relations avec cette personne, bien au contraire.

La preuve concrète nous sommes toujours ensemble, confiance indispensable et incontournable, car je reparlerai d'elle ultérieurement.

Mon stage à la Cotonco s'écoule normalement. Un matin, je suis appelé chez le chef du personnel qui m'annonce la date de mon départ fixée au 12 août 1938, et ma destination, la Socobom. Nous sommes début août, il me reste peu de jours pour organiser mon départ.

La Cotongo ma fournit le lit de camp Euréka, un matelas en crin de cheval, une moustiquaire, une malle cantine, une chaise et une table pliantes. J'achète chez un équipementier une malle métallique, un fer à repasser à braise, des vêtements divers et une malle-bain, dont j'ignorai l'existence. IL s'agit d'une malle arrondie aux deux extrémités, contenant un panier en osier de grandeur intérieure identique dans lequel on stocke vêtements, papiers et diverses choses. A l'étape, on retire le panier, on verse l'eau dans la malle et le bain est prêt à l'emploi. Quant au couvercle, il sert d'égouttoir.

Le 12 août en fin de matinée, la famille et ma fiancée sont réunies sur les quais du Steen, à Anvers. Et voici arrivé le moment délicat des adieux qui se déroulent sereinement, chacun de nous mettant une sourdine à ses sentiments.

La passerelle fut retirée, dernier lien matériel avec la Belgique. Et l'ANVERSVILLE s'éloigne doucement, en parallèle avec les quais, hâlé par les remorqueurs jusqu'au milieu de l'Escaut. Les sirènes à vapeur retentissent en écorchant les tympanes et les cœurs, et le bateau s'ébranle. Les quais maigrissent de seconde en seconde, et également ceux qu'on y laisse et qu'on aime. En fixant avec insistance, j'aperçois un mouchoir blanc qui s'agite, ultime souvenir du départ. Au crépuscule, le bateau stoppe face à OSTENDE, dont les lumières scintillent au loin, afin de déposer le pilote.

Encore un soubresaut affectif, car c'est à OSTENDE que j'ai passé mon dernier week-end avec Gaby

Une traversée sans histoire.

Aimé occupe une cabine de seconde classe qu'il partage avec un agent de MOERBEEK-KWILU (Compagnie sucrière créée en 1923 par Maurice LIPPENS)

L'ANVERSVILLE est commandé par le Commandant POTIER. Le médecin de bord est le Docteur SEVRIN, de BRAINE-l'ALLEUD, connu de Gaby.

Après une escale à MADERE, le bateau passe au large de DAKAR avant d'atteindre l'Équateur. Cérémonie traditionnelle sur les navires, baptême de ceux qui franchissent l'Équateur pour la première fois. Un tribunal organisé pour la circonstance décide des sanctions, Aimé n'y échappera pas.

Avant d'atteindre LOBITO, Aimé constate que l'eau de l'océan vire au jaunâtre. On lui explique qu'il s'agit des eaux du fleuve Congo, bien qu'on n'aperçoive ni terre, ni tête d'arbre à l'horizon.

Après avoir déposés les résidents du KATANGA et du fret à LOBITO, le bateau remonte vers le Nord et l'embouchure du Congo. Arrêt pour embarquer pilote belge et dockers, avant d'atteindre BOMA, deuxième capitale du Congo (la première étant VIVI), le lendemain matin pour une escale de quelques heures.

Matadi est atteinte en fin de journée après avoir passé le Chaudron de l'Enfer où coule un nombre impressionnant de mètres-cube/seconde, heureusement le pilote belge monté à bord à BANANE connaît sa leçon.

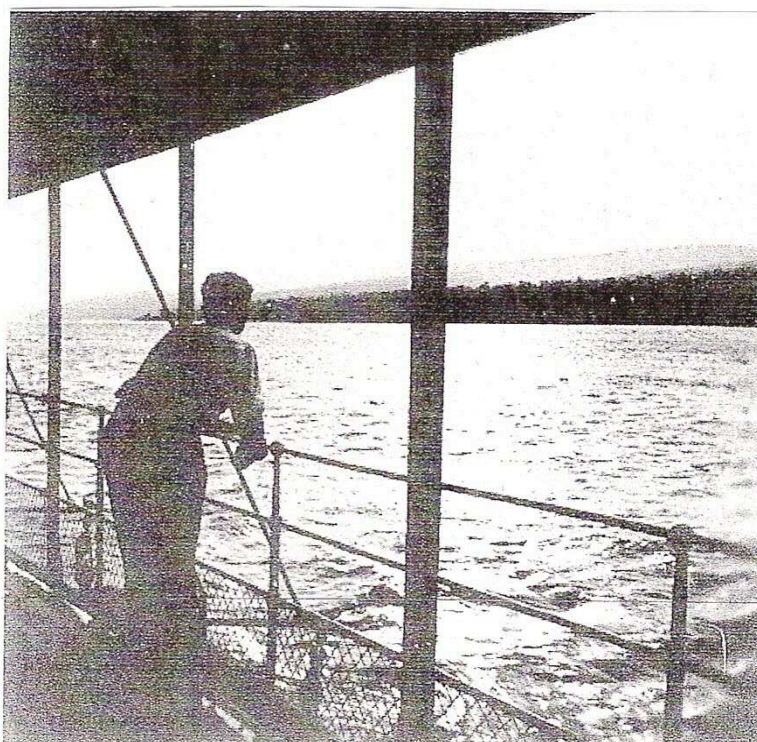
Après une nuit passée à l'hôtel A.B.C., Aimé prend le train MATADI-LEOPOLDVILLE pour arriver en soirée à LEO, il sera logé à l'hôtel A.B.C. à proximité du fleuve.

LEOPOLDVILLE est un grand village, sans plus, quant à BRAZZAVILLE, c'est à peine une bourgade.

En route pour mon premier poste.

Après quelques jours d'attente, voici le « Reine Astrid » à quai. On y prend place. C'est un bateau à fond plat, mû par des aubes à l'arrière, type Mississipi, « Autant en emporte le vent », chaudière à bois, intérieur confortable.

Capitaine et maître d'hôtel sont Belges. Bateau propre et bien tenu, nourriture soignée. Je fais connaissance avec les papayes et les citrons verts que j'apprécie beaucoup.



Septembre 1938 : sur le bateau entre Léo et BUMBA.

C'est sur ce palace flottant que je fais connaissance avec les cancrelats, le soir surtout, ils courent partout et sur tout.

Les rives sont magnifiques et luxuriantes, la largeur du fleuve m'impressionne, mais souvent il est parsemé d'îles, ce qui ne permet pas dévaluer la largeur de plus ou moins 45 km, quelques miles avant LISALA

Tous les soirs, le bateau fait arrêt à des postes à bois. On y charge le bois destiné aux chaudières, provoquant un potin indescriptible. Tôt le matin, le bateau repart.

La chaleur est supportable grâce à la brise balayant le ras de l'eau.

On atteint COCQUILATVILLE (MBANDAKA) quelques jours après et c'est là que notre bateau tombe en panne de chaudière. Après une semaine interminable dans la chaleur moite, voici le « Micheline », vieux rafioteur ayant été déclassé après une carrière sur le Mississipi, coquille de noix vieillotte et inconfortable, nourriture contestable.

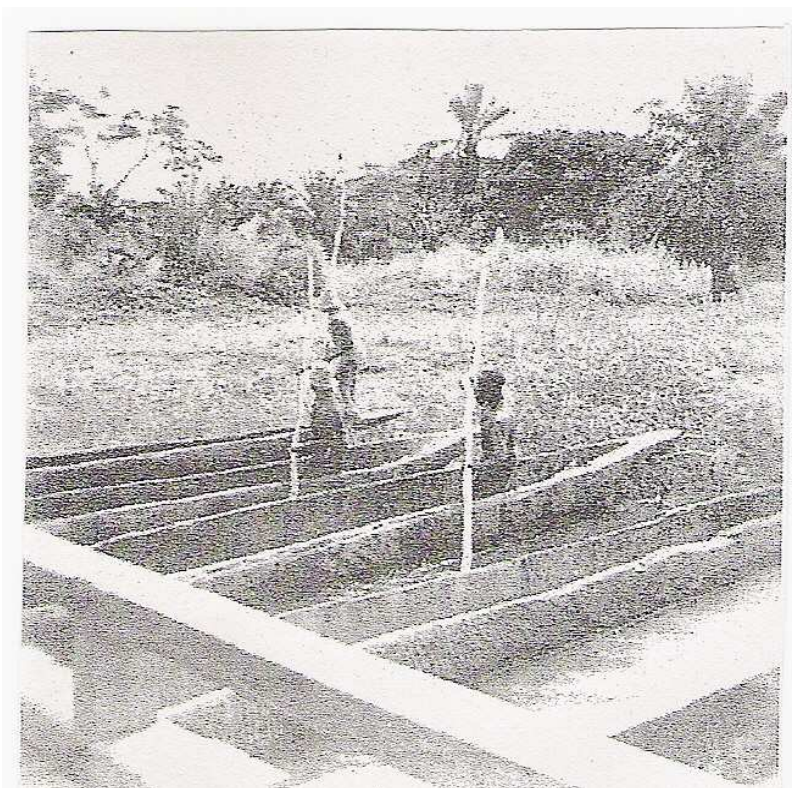
Le Cancrelat, nous l'avons baptisé ainsi, stoppe en pleine nuit à BUMBA. Pas de quai, on tire une planche, on décharge mon barda et le bateau repart pour STANLEYVILLE.

C'est un dimanche de septembre, je suis seul sur ce quai, par une nuit sans lune. Enfin le jour pointe, ainsi que l'agent C.V.C., un blanc. Mes bilokos sont chargés sur le car-courrier et en route pour AKETI, Direction C.V.C. (Vicicongo).

J'y loge dans un petit hôtel pas mal tenu. Le car-courrier retournant à BUMBA, je tombe en carafe à AKETI. Quelques jours s'écoulent, à ronger mon impatience et mon anxiété du futur. Enfin me voici poursuivant mon safari sur la route appelée Congo-Nil, une piste sans plus, depuis BUMBA.

On s'arrête de loin en loin, pour remettre courrier et paquets, à BUTA entre autres, poste assez important, et logeons en fin d'étape à TITULE.

Le lendemain, on continue et on stoppe à DEMBIA, poste de la COTONCO et de l'I.N.E.A.C., très important.



Brusquement, en fin de journée, le car-courrier s'arrête en plein bled, chauffeur et convoyeur déposent malles et bilokos sur le côté droit de la route, ils me disent quelques mots dans une langue totalement inconnue et démarrent dans un grand nuage de poussière. Je scrute l'immédiat et les environs... personne. La nuit tombe vite en Afrique. J'entends un ronflement dans le lointain. Un camion sans cabine fermée s'arrête, le chauffeur me dit quelques mots incompréhensibles accompagnés d'un sourire, charge le tout sur le camion et nous voilà, une heure après sur les rives du

Septembre 1938: passage de mon 1^{er} bac entre BUMBA et AKETI

Je passe le bac et fais connaissance avec TELY, siège de la SOCOBOM(Société Cotonnière du BOMOKANDI), et de son Directeur, Monsieur Pierre GILLIAUX, c'est un poste important mais ne comportant que six Belges et composé d'une plantation de café Robusta de trois cents hectares, une usine à café, une autre à coton, et sa zone très importante. J'y retrouve un stagiaire de Bruxelles, Monsieur P. JACQMAIN. Je suis presque en pays de connaissance après un mois et demi de voyage !

La campagne d'achat du coton qui approche est fixée début décembre. Ma zone compte plusieurs points d'achat, munis de hangars de stockage, mais il en manque et je dois m'occuper de leur construction au plus vite afin de diminuer le portage.

Pour la première fois, je quitte le poste pour plusieurs semaines, en caravane. A l'étape, je loge dans des gîtes sommaires ou dans des cases indigènes. Mon lit de camp avec matelas en crin de cheval est relativement confortable et la moustiquaire efficace La malle-bain s'avère indispensable et très pratique. Le matin, elle est déposée à l'extérieur et approvisionnée en eau qui a toute la journée pour prendre bonne température.

Une vie de broussard.

La variété de la nourriture pose problème le magasin, le plus proche, tenu par un Grec se trouve à PAULIS situé à 95 km. Pas de véhicule, seul un planton cycliste pour faire la route. Il faut donc se rabattre sur les ressources locales : poule étique, maïs, pendu (sombre), patate douce, manioc, poisson séché, riz ...

La pharmacie le plus proche est à STANLEYVILLE à 695 km du poste.

Fin novembre 1938, Aimé rentre à KASIBU pour organiser la campagne d'achat du coton début décembre. Le Sous-directeur, venu de TELY, lui remet une importante somme d'argent destinée à l'achat du coton, dans un premier temps, le Sous-directeur est présent pour le conseiller.



Chaque jour, Aimé quitte le poste tôt le matin en camion et se rend dans un poste d'achat différent où il achète parfois jusqu'à la nuit. Le camion fait la navette, le coton est stocké dans les hangars. Au retour, inspection de l'usine qui fonctionne 24h/24 et comptabilité.

La campagne coton se termine en avril. Reprend ensuite le cycle d'inspection de la zone. Celle-ci fut déclarée par décret « parc national » peu d'année avant la guerre sous le nom de « Parc National de la MAÏKA ».

KASIBU 1938-1939 *Construction de ma maison.*

Le nom de MAÏKA est celui d'un marais très spécial et immense : vaste étendue herbeuse d'une cinquantaine de centimètres d'épaisseur, recouvrant une masse d'eau claire courante et profonde, d'une largeur de plus ou moins un kilomètre et de 100 km de long. Dépression qui draine la presque totalité des eaux du parc, ces eaux se déversant dans la rivière RUNGU, affluent du BOMOKANDI.

Aimé devait visiter les populations résidentes à partir de l'autre rive. Ces populations n'admettant pas la présence des Blancs, réfractaires également à l'impôt et au coton, ainsi qu'à toute forme de civilisation. Cette attitude provient du fait que depuis les temps les plus anciens ils fabriquaient du sel à partir d'herbes très hautes (famille des BAKA). Après dessiccation et incinération, les cendres poudreuses étaient versées dans un entonnoir de fibre, l'eau versée sur les cendres s'écoulait chargée de potasse dans une jarre. Ébouillantée, il restait le sel avec lequel ils confectionnaient des pains pointus qu'ils vendaient au loin.

Coutumes ancestrales tenaces avant l'arrivée du sel des îles du Cap Vert, relativement récent en 1938.

Laissons Aimé à ses explorations pour ce bulletin, suite au prochain numéro.

Saluons le courage, la détermination, l'esprit d'inventivité d'Aimé pour son premier séjour au Congo.

La plupart d'entre-nous, arrivés plus tard, ont connu un confort relatif comparé à cette situation.

Au plaisir de vous retrouver début octobre.